

Nous ne trouvons pas Dieu en restant immobiles dans une quelconque belle théorie religieuse, mais seulement en nous mettant en chemin, en cherchant les signes de sa présence dans les réalités de chaque jour et, surtout, en rencontrant et en touchant la chair de nos frères… Pape François

Ce texte : *" La où Dieu m'a attendu"* est la suite du précédent : *" Méditation d'un petit frère Labrien à la suite de saint Benoît-Joseph Labre ".*

2ème jour : Texte de la veillée en Provence

Là où Dieu m’a attendu.

On croit souvent que les vocations naissent dans les grands silences des monastères ou les couloirs solennels des cathédrales. Mais Dieu, lui, a ses chemins à Lui. Des chemins de poussière et de pauvreté, de lumière douce et de patience. Il ne frappe pas à la porte comme un visiteur pressé. Il attend. Il s’installe dans un lieu, dans un regard, dans un souffle.

Ce récit n’est pas une leçon. Ce n’est pas une biographie. C’est un chant discret, un peu comme on fredonne une mélodie en marchant seul le long d’un sentier. C’est le témoignage d’un frère qui a trouvé son chemin en rencontrant un autre pèlerin, Benoît-Joseph Labre, dans un petit village du Pas-de-Calais que rien ne semblait désigner : Amettes.

Ce que vous allez lire, c’est une mémoire qui se donne. Le fruit mûr d’un long compagnonnage. Un "merci" mis en mots. Une lampe déposée sur le bord du chemin, pour ceux qui viennent après.

Ce que je vais vous dire à présent, ce n’est pas une suite comme on en écrit dans les livres, non… C’est plutôt comme lorsqu’au bout d’un vieux chemin caillouteux, on tombe nez à nez avec une source oubliée. Claire comme du cristal, fraîche comme un matin d’avril. Une source qui ne dit pas son nom, mais qui désaltère.

Je ne pensais pas reprendre la parole. Mais voilà… Vos sourires, vos silences pleins d’attente, vos questions murmurées ont entrouvert une porte ce soir :

— " Dis-nous la suite, petit frère… "
— " Que dis-tu de toi-même ? "
— " Pourquoi Amettes ? "

Alors, je vais essayer de vous répondre. Avec l’humilité de ceux qui savent qu’ils ne savent pas grand-chose. Avec les mots simples de ce pays où l’on parle en regardant loin, oui, loin, comme font les anciens sur les bancs de pierre, quand le vent se lève et que l’on sent bien que quelque chose de plus grand nous dépasse.

Je vais vous dire ce que j’ai compris. Et vous révéler ce que j’ai reçu.

Voilà, mes chers amis : si je suis devenu ce que je suis, c’est parce que Dieu m’a devancé. Il m’a surpris un 5 avril 1981, à Amettes. Un détour de la providence, un simple voyage, en compagnie d’un prêtre. Rien de spectaculaire. Pas de visions, Pas d’éclairs, ni de voix dans le ciel. Juste une lumière douce, comme la

flamme d’une chandelle dans une église vide. Une paix descendue dans le cœur, qui s’y installe sans bruit.
Une certitude intime, plus tenace que le doute, plus discrète que la peur. Elle ne criait pas, non… Elle murmurait. Comme un souffle dans le dos, un vent léger qui vous pousse sans qu’on le voie. Une présence tapie au fond de l’âme :

— **" C’est là. C’est ici que commence ton chemin. "**

Et ce " là ", c’était Amettes. Ce village que je ne connaissais pas, mais qui, en silence, m’accueillait.

— "Ce lieu m’attendait."
— "Ce lieu m’aimait."

Amettes, ce n’était pas un décor, ni une étape. C’était une étreinte. Comme si la terre elle-même avait gardé la mémoire de ses pas à lui, le saint Pèlerin pour Dieu, et qu’en les touchant, mes propres pas trouvaient enfin leur place. Amettes ne m’a pas vu comme un étranger. Non. Il m’a reconnu. Il a aimé mes silences, mes hésitations, mes blessures d’adolescent, et les a déposées aux pieds de Benoît-Joseph Labre, comme pour me dire :

— **" Ici, tu peux poser ton fardeau. Ici, on marche à ton rythme. "**

Et moi, tout simplement, j’ai répondu.

Car dans ce village tranquille, entre une église au clocher modeste et des maisons sans prétention, j’ai su que je venais de rencontrer un ami. Un frère. Et qu’à partir de ce jour, mon chemin ne serait plus jamais tout à fait le mien.
Depuis ce jour, le sanctuaire à Amettes est devenu pour moi bien plus qu’une étape de pèlerinage. C’est un refuge. Un seuil sacré.

C’est une maison, ouverte au ciel et au silence. Rien de spectaculaire, rien d’imposant juste le vestige d’un vieux corps de ferme artésien, un banc peut-être, et la présence discrète de Quelqu’Un.
C’est là que mon cœur s’est posé, il y a quarante-quatre ans. C’est là que d’autres, un jour, poseront peut-être le leur. Un coin de paix pour les pèlerins dont l’appel est encore timide, incertain, parfois un peu cabossé. Des marcheurs qui n’osent pas toujours dire " me voici Seigneur", mais dont le regard en dit long sur l’Espérance.

Ici, on ne leur demande pas d’être forts, ni sûrs, ni prêts. Juste d’être là. Et au cœur de cette maison, une présence veille. Elle ne veille pas comme un gardien qui guette, mais comme une mémoire vivante qui accueille l’inconnu qui s’invite.

Cette présence, c’est celle de Benoît-Joseph, humble veilleur et compagnon invisible gardien silencieux d’une espérance sans faille, témoin et intercesseur des " oui " murmurés dans l’ombre mais entendus de Dieu.
C’est là que je me ressource, autant que je le peux. Petit frère parmi d’autres, avec mes sandales usées, mon cœur encore en chantier, et ce désir brûlant de dire à chacun :
— " Ami pèlerin, tu as ta place ici. "
Dans cette maison, nul besoin d’autre toit que la tendresse de Dieu. On y entre sans frapper, on s’y pose comme on est, et l’on repart un peu plus vivant, un peu plus libre, avec dans les yeux un reflet de cette Lumière qui vient de Lui.

Alors, ami pèlerin, si un jour tes pas t’y mènent, assieds-toi. Laisse le vent te parler, et le silence te bénir. Et peut-être entendras-tu, toi aussi, ce murmure qui m’a fait rester :
— " Tu es chez toi ici. "
Je ne saurais l’expliquer, mais ce village, je le porte en moi comme un point d’ancrage silencieux, un phare discret qui éclaire, sans bruit, les nuits de mon existence.
Chaque fois que j’y retourne, j’ai l’impression que les pierres me reconnaissent, que les arbres me saluent d’un clin d’œil, que les bancs de bois me retrouvent avec patience, comme un vieux copain qui ne vous juge pas d’avoir tant tardé. Et la maison natale qui entrouvre sa porte, comme une grand-mère pleine de douceur, et dans un souffle de souvenirs semble me murmurer : " Petit frère Alexis, te voilà revenu…
— " sois le bienvenu chez toi."

Et puis… il y a ce silence. Ce silence profond, généreux, bon, comme la saveur d’un pain de campagne tout juste sorti du four. Un silence qui vous remet à votre place, vous apaise, vous parle de Dieu mieux qu’un long sermon.
J’y ai trouvé la paix.
J’y ai rencontré un saint : il est devenu mon ami.
J’y ai vu des pèlerins à genoux, le visage labouré par la vie, les yeux pleins d’un immense espoir.
Et c’est là que j’ai compris une chose simple, mais grande comme le monde : le ciel, parfois, se penche doucement, tout près de la terre, comme un vieux berger qui parle à sa brebis.
Les lieux saints, voyez-vous, ne font pas de bruit.
— " Ils vous attendent. Et ils vous aiment."

Oui, le sanctuaire à Amettes m’a aimé d’un amour que seul Dieu peut souffler à un cœur cabossé comme le mien. Et moi, petit frère, je me suis laissé aimer. Car dans ce coin oublié du Pas-de-Calais, le Ciel m’a fait signe. Il m’a soufflé, humblement, mais avec la force impétueuse d’un ouragan déchaîné.

— " C’est ici que ton histoire s’écrit. "
Et je n’ai pas résisté. La route fut âpre, difficile, mais j’ai persévéré.
Je ne suis pas devenu frère Labrien du jour au lendemain. Le Bon Dieu ne travaille pas dans la précipitation. Toute vocation véritable, c’est d’abord une alliance. Une histoire d’amour entre un Dieu patient et un homme un peu trop écorché. C’est Lui qui s’invite. C’est Lui qui choisit l’heure. Et nous, pauvres de nous, on ouvre la porte comme on peut, souvent tremblants, souvent les mains vides.
Une vocation, ce n’est pas une brillante idée, ni un rêve d’enfant. Ce n’est pas un choix comme on en fait devant l’étal d'un marchand de confitures. C’est un appel. Un appel venu de loin, tombé du ciel comme la pluie sur la terre sèche. Et qui, une fois entré, remue tout. Jusqu’à faire jaillir une source.

Que reste-t-il, désormais, de ces années passées à suivre ses pas, tandis que mes sandales s’usent doucement et que les feuilles mortes d’automne viennent parsemer le sentier de ma vie ?

Ce lien avec Amettes, voyez-vous, il ne s’est jamais effacé. Il s’est au contraire approfondi, comme une racine qui descend lentement dans la terre, sans faire de bruit, mais qui tient bon quand le mistral secoue les collines.
Je n’ai pas choisi d’être frère Labrien comme on choisit un métier ou un projet. C’est venu par petites touches, à la manière de ces pierres qu’on empile sans savoir encore la forme du refuge qu’on construit. Une rencontre, un silence, un regard… Et puis, ce nom qui revenait toujours :

Benoît-Joseph.
Comme une prière qui vous parle.
Comme une chanson douce qui revient sans cesse à votre esprit.
Il ne m’a pas attiré par la gloire, il n’en avait pas.
Ni par les miracles, il n’en faisait pas grand tapage.
Mais par sa manière d’aimer sans posséder, de marcher sans savoir, de prier sans parole.

C’est cela, je crois, qui m’a parlé le plus fort.
Il était libre. Libre comme un enfant qui sait à qui il appartient.

Alors j’ai appris à marcher à son pas.
À vivre en frère. Pas en maître. Pas en savant.
Un frère marqué par les épreuves, qui choisit de veiller dans le silence de la nuit, pour que la lampe continue de briller dans l’obscurité des autres.
Un frère qui ne donne pas de réponses, mais qui reste là, à côté, pour ceux qui cherchent.
Un frère pour qui la présence est déjà prière.

Être Labrien, c'est ça :
C'est découvrir l'amitié qui habite le cœur de chaque personne que je rencontre.
C'est entrer dans l'ordinaire du monde avec un cœur habité.
C'est bénir le pain, bénir les larmes, bénir la route.
C'est croire que Dieu habite les poches vides.
Et que l'espérance est un feu qu'on se passe d'un regard à l'autre, en silence.

Et puis, il y a cette manière de regarder les gens. Avec bonté. Avec humour aussi, parfois. Car moi, je suis sûr que saint Benoît-Joseph, dans ses longues marches, il riait. Il riait des maladresses des hommes, de ses trous dans les poches, et peut-être même du grincement de ses sandales. Alors moi aussi, j'essaie de ne pas me prendre trop au sérieux. Je ris souvent. Je pleure parfois.

Et je marche toujours.

Parce que ce lien avec ce petit saint, qui n'a rien fondé d'autre qu'une petite communauté labrienne, qui n'a rien écrit, qui n'a laissé que des pas dans la poussière des chemins… ce lien-là, il m'a façonné. Il m'a appris que la sainteté, ce n'est pas d'être au-dessus, mais d'être au-dedans. Dans le cœur des autres. Sur le bord du chemin. Dans le silence qui console. Il m'a appris à aimer le peu, à bénir le rien, à espérer envers et contre tout.

Et je crois que c'est ça, être frère Labrien : C'est faire le pari que Dieu passe par les chemins de traverse. Et que tant qu'il y aura un pauvre pour lever les yeux, tant qu'il y aura une âme pour dire **" Me voici "** dans le secret de son cœur, alors l'Espérance n'aura jamais fini de naître.

Il était libre, Labre… libre comme un enfant qui sait à qui il appartient.

Moi aussi, petit frère Alexis, je suis libre. Car je sais à qui j'appartiens.

Je suis Pèlerin d'Espérance !

Frère Alexis, fl.
Écrit à Verquières, dans les Bouches-du-Rhône, le 30 avril 2025.



Méditation

"Ce n'était pas tant la destination qui occupait son esprit, mais ce chemin, cette communion silencieuse avec la terre et les cieux. À chaque pas, il semblait dialoguer avec l'invisible, comme si la poussière de la route portait en elle les traces de l'Éternité. Il avançait lentement, porté non par l'urgence d'arriver, mais par le souffle d'une Espérance profonde. Chaque pierre, chaque brise, chaque battement de son cœur devenait une offrande silencieuse, un acte d'abandon entre ses mains et celles de Dieu.
Nous aussi, sur nos chemins, nous sommes appelés à cette lenteur sacrée, celle qui nous dépouille de l'inutile pour laisser place à l'Essentiel. Car ce n'est pas seulement l'arrivée qui importe, mais la façon dont nous parcourons cette route, avec foi, avec confiance, avec amour. Puissions-nous avancer comme lui, le cœur ouvert à la rencontre, les yeux levés vers la lumière, et les pieds ancrés dans la poussière bénie de notre propre chemin." Amen

Pèlerin d’espérance

Seigneur,
Toi qui es la lumière sur nos chemins,
nous te rendons grâce pour l'exemple de ton serviteur,
Benoît-Joseph Labre, le Pèlerin d’espérance.

À travers les sentiers poussiéreux de ce monde,
il a porté, dans le silence et l’humilité,
l’éclat de ta miséricorde.
Dans ses mains vides, il n’avait que ton amour,
et son cœur brûlait du désir de faire ta volonté.

Seigneur, inspire-nous la même soif de sainteté,
le courage de nous dépouiller de l’inutile
pour marcher à ta suite avec confiance.
Qu’en contemplant son sanctuaire à Amettes,
ce lieu béni où tout a commencé,
nous retrouvions la source vive de ton appel.

Dieu des pauvres et des pèlerins,
apprends-nous, comme Benoît-Joseph,
à voir ta présence dans les épreuves,
à accueillir ta paix dans le silence,
et à devenir témoins de ton espérance pour ce monde.

Pèlerin infatigable, Benoît-Joseph,
toi qui as porté la prière de tous dans les chemins d’Europe,
intercède pour nous auprès du Père,
afin que nos vies soient un chemin vers Lui.

Seigneur, rends-nous disponibles à ton souffle,
et guide nos pas sur la route qui mène à ton Royaume,
où toi seul es notre joie et notre repos.

Amen.

Frère Alexis, fl - 24 Janvier 2025